

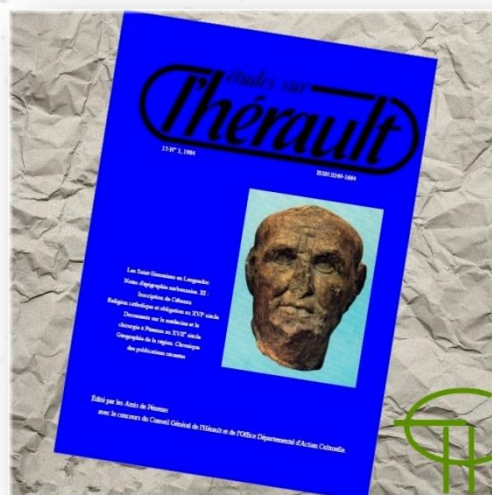
Article : Le Saint-simonisme en Languedoc



Auteur (s) : *Magali SCHAEFFER*

Nombre de pages : 4

Année de parution : 1984



LE SAINT-SIMONISME EN LANGUEDOC

par Magali SCHAEFFER

Tracer une galerie des disciples saint-simoniens en Languedoc, c'est essayer de trouver les quelques hommes qui, éloignés de la grande famille parisienne, du centre de Ménilmontant que dirigeait le Père Enfantin, gardien de l'héritage du maître Saint-Simon et directeur spirituel de la communauté qui s'était formée pour étudier la doctrine, étaient cependant des adeptes convaincus qui, par leur caractère et par leur situation, réussirent à exercer une influence dans la région. Par leurs écrits, leur parole, leur action, ils ont contribué à rendre véridique cette affirmation de A. Thibaudet : « c'est par ses disciples plus que par son œuvre qu'il (Saint-Simon) a vécu ». Il y a lieu pourtant de distinguer entre ceux qui, issus du terroir languedocien, se vouèrent à la nouvelle doctrine, découvrant en elle une réponse aux questions qui parfois confusément s'agitaient dans leurs esprits, et les hommes qui, membres de la secte à Paris, furent des délégués, semblables aux apôtres du christianisme, sur le champ de mission du Midi. Les uns, tel Jacques Ressayguier, premier des saint-simoniens en Languedoc, propagateur de la doctrine en cette province et chef de la grande Église de Soèze qu'il avait fondée, avaient été séduits par les écrits saint-simoniens et étaient devenus des disciples zélés, s'efforçant de convaincre ceux qui les entouraient ; les autres, tel Hoart, l'un des plus grands parmi les missionnaires que le Midi reçut, étaient des saint-simoniens ardents, presque des fanatiques de la bonne parole.

I - LES DISCIPLES LANGUEDOCIENS DU MOUVEMENT SAINT-SIMONIEN

C'est dans la ville de Sorèze que la doctrine saint-simonienne prit implantation en Languedoc. D'un premier voyage, fait par Enfantin dans « l'évêché du Frère Ressayguier », nous avons la relation ravie du Père Suprême, « à la vue de ces hommes ardents, enthousiastes », groupés autour de Ressayguier.

Ressayguier, né à Durfort, s'était établi à Gaudets près de Sorèze. Dès 1829, autour de cet agriculteur philosophe, de cet esprit enthousiaste et réfléchi, un petit noyau se constitua. C'est par le journal le « Producteur », feuille saint-simonienne dont il fut le premier abonné provincial, que Ressayguier avait été amené à connaître puis à adopter les nouvelles thèses saint-simoniennes ; à la cessation de la parution, il entra en relations épistolaires avec Enfantin, M. Chevalier, Péreire et A. Petit, tous membres importants de l'école saint-simonienne qui s'était constituée à Ménilmontant après la mort du maître. Ils l'instruisirent et l'éclairèrent sur les points de doctrine que son esprit, curieux et très lucide, n'admettait qu'après explication. Devenu disciple fervent, il joignait une activité débordante à de nobles pensées, voulant rendre le monde plus heureux, les hommes meilleurs. Son extrême bienveillance, son jugement droit, sa solide instruction, le placèrent à la tête de la première des églises saint-simoniennes du Midi. Dès lors un lien de plus en plus fort s'établit entre Paris et le centre de Sorèze, qui allait devenir le noyau de propagation de la doctrine en Languedoc.

Enfantin, père suprême de la communauté parisienne, sera enthousiasmé par la foi de ces néophytes lors de sa première visite en février 1830 ; pendant quelques jours il participa aux discussions dans les villes de Sorèze, Carcassonne et Castelnaudary, émerveillé de voir ces hommes « si loin de nous qui savent mieux que nous ce que nous avons écrit, qui connaissent le Producteur, Comte, Le Nouveau Christianisme, l'Organisateur, Saint-Simon, qui citent par cœur une foule de passages... ». L'accueil du petit concile provincial fut mémorable et dès lors Enfantin songea à créer la première église du Midi, projet immédiatement réalisé à Sorèze. Elle fut placée sous la direction ...

... de Ressaygues, que les Pères de Paris appelleront la même année à prendre place au Collège, en récompense de la façon admirable dont il s'acquittait de sa tâche. En effet, les trois degrés de la hiérarchie saint-simonienne devaient être représentés dans les différentes églises méridionales créées par la suite et d'autres saint-simoniens de province devaient appartenir aux deuxième et troisième degrés.

Le terrain devait s'avérer particulièrement fécond : ce coin de la Montagne Noire où un illustre collège d'enseignement rassemblait des érudits et attirait une élite intellectuelle, allait devenir un foyer de propagation. En effet, c'est dans la région toulousaine que les populations seront le plus favorables au saint-simonisme ; Sorèze, Castelnaudary et Castres devaient être considérées par les disciples comme des villes où la nouvelle doctrine était fortement implantée.

C'est à Sorèze que Ch. Barrault, originaire du Midi, devait enseigner la philosophie dans le collège de cette petite ville, avant de devenir le grand prédicateur des salles saint-simoniennes de Paris ; Ch. Lemonnier également, alors qu'il professait dans ce même collège, devait rencontrer pour la première fois le saint-simonisme. C'est à Sorèze aussi que le futur professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, F. Ribes, plus tard disciple fidèle du Père Enfantin, devait faire ses études. Tous trois allaient devenir de fervents adeptes du saint-simonisme. Est-ce le hasard qui réunit ces hommes en ce lieu ? Est-ce l'influence, le rayonnement de ce centre de haute intellectualité qui fut particulièrement propice à tous les grands courants de pensée ? Toujours est-il que la petite ville de Sorèze fut un de ces lieux où la doctrine saint-simonisme devait trouver un terrain fécond et conquérir des hommes d'élite.

La correspondance était active entre les différents membres de l'Église de Paris et Ressaygues toutes les questions du dogme, philosophie, histoire, organisation sociale, religion y étaient étudiées et le disciple était aussi initié au développement de la théorie qui se poursuivait à l'abri des murs de Ménilmontant. De son côté, Ressaygues était chargé de donner des nouvelles de l'Église de Sorèze et par la suite d'envoyer un état des églises du Midi lorsqu'elles furent créées.

Les progrès étaient grands dans les villes grâce au dévouement et au zèle infatigable de Ressaygues, secondé par Hoart et Bouffard. À partir de décembre 1830, un enseignement régulier fut instauré à Toulouse. Une église y fut définitivement constituée en janvier 1831, sur le modèle de celle de Paris elle devait être l'église méridionale la plus importante par le nombre - plus de 800 personnes - et les séances publiques attiraient une foule telle que la petite salle de l'Hôtel des Postes, rue Pargonnères, s'était vite révélée trop exigüe et que c'est à l'Athénée, rue des Pénitents Blancs, qu'elles devaient se dérouler dorénavant. Tous les dimanches à une heure, douze à quinze jeunes saint-simoniens étaient sur l'estrade et, sous la présidence de Bouffard, la séance commençait. Devant un auditoire difficile à convaincre, et chez qui l'argumentation dans la discussion était solide, les disciples saint-simoniens développaient les thèses les plus hardies de la philosophie, de l'économie sociale, de la morale publique et privée. Après un commentaire de la doctrine par Ch. Lemonnier, venu en avril 1831 remplacer Hoart, « la discussion passionnée, vibrante, s'achevait par épuisement ». Dès cette année-là, Enfantin pouvait écrire à Ressaygues : « Toulouse nous remplit de joie... Nous vous avons donné pouvoir d'élever au troisième degré ceux des enfants du Midi qui se distinguent ». On voit ici l'importance accordée à Ressaygues, devenu en quelque sorte le Père Suprême pour toute cette région. Après l'église de Sorèze, l'église de Toulouse et plus tard celle de Montpellier lui sont redevables de leur existence, mais dès 1830, Toulouse Castelnaudary, Castres et Montpellier avaient des enseignements supérieurs car à l'imitation de l'église de Ménilmontant, il était souhaitable, pensait Enfantin, d'avoir des centres qui prennent le titre d'église, qui possèdent une hiérarchie, une organisation et des apôtres pour propager la foi. Dans un compte rendu sur l'activité de l'église toulousaine, placée sous la direction de Hoart, Ressaygues constatait que celle-ci était « une véritable famille saint-simonienne dont les fils ont grandi et fait de réels progrès ». Mais la direction des activités saint-simoniennes du Midi devenait trop lourde pour un seul homme. Bouffard fut alors adjoint à Ressaygues pour l'aider. Bientôt avec Bouffard et Combes. Ressaygues constitua le diaconat du Midi, selon les termes employés dans l'église saint-simonienne.

Cependant les tribulations qui atteignaient l'église-mère de Paris, allaient avoir des répercussions sur ces jeunes églises provinciales. Nous ne comprenons plus, s'écriait Talabot, surpris par les agitations de l'école devant les prétentions d'Enfantin d'orienter la doctrine vers le sentiment. Un moment, Ressaygues, esprit clairvoyant, porté aux objections, fut ébranlé, comme beaucoup d'autres disciples, par le schisme suscité à Paris par l'opposition entre les deux pères suprêmes Enfantin et Bazard, et, malgré les tentatives d'explications de M. Chevalier, ne put arriver à choisir entre eux. Il refusait les nouvelles théories d'Enfantin qui accentuaient le caractère religieux de la doctrine, rejetant les anciennes conceptions du christianisme. Deux raisons justes et morales lui donnaient des arguments : la répugnance de l'humanité qui a de longues et anciennes habitudes à en accepter de nouvelles qui les modifieraient, et l'imperfection même de celles-ci qui peut être source d'hésitations, d'erreurs. Avec lui, d'autres membres de l'église de Toulouse ...

... s'interrogèrent et sentirent leur confiance atteinte. Assez vite pourtant, Ressayguier reprit le cours de ses études doctrinales et la mission envoyée pour relever l'église disloquée, trouva en lui, en Ch. et E. Lemonnier, les trois seuls disciples demeurés fidèles à l'idéologie saint-simonienne (16). En effet, pour calmer les inquiétudes de ces disciples éloignés, de Paris sont envoyés Bouffard et bard en 1831, qui devaient trouver l'église toulousaine en pleine anarchie, ses membres dispersés et désorientés. Certes, Ressayguier avait toujours foi en la doctrine de Saint-Simon, mais voulait garder la neutralité et persistait dans l'abstention, ne pouvant suivre Enfantin dans toutes ses innovations ; en 1833, il annoncera à Hoart qu'il n'a pas confiance dans l'œuvre d'Enfantin, ne se sent aucune mission actuellement, et conserve seulement des relations épistolaires avec Bazard. Il devait dénoncer « l'exclusivisme, l'exagération dans lesquels le saint-simonisme était tombé en son temps » quand une logique implacable aboutissait à des résultats révoltants. Aimant analyser avec exactitude, conscient des propres faiblesses de la cause qu'il défendait, peut-être est-ce, songe-t-il avec lucidité, pour avoir voulu pousser jusqu'à ses dernières conséquences le principe suivant lequel les privilèges de la naissance devaient être abolis, que l'on arriva à froisser et le public et beaucoup de saint-simoniens.

Cependant, sur le plan de la recherche théorique, ce chercheur progresse toujours avec les Lemonnier, mais la mission, si elle fait toujours de nouveaux adeptes, a cependant perdu l'enthousiasme du début. L'effondrement de l'église saint-simonienne de Paris entraîne celui des centres de province, à Sorèze, Toulouse et Montpellier. Hoart va s'efforcer de réveiller ces églises et le 15 janvier 1832 devant 1 500 personnes, il arrivait à inaugurer la reprise des enseignements de l'église toulousaine qui fut « vraiment religieuse tant de notre part que de la part de ceux qui se sont retirés ». L'église de Toulouse devait sortir de cette épreuve brillante, radieuse et « débarrassée des langes du rationalisme », déclaraient Bouffard et Hoart.

Ainsi Ressayguier, penseur perdu dans une petite ville de province, participe aux événements intellectuels, au mouvement général des idées. Au premier congrès méridional de 1834, auquel d'ailleurs plusieurs saint-simoniens de la région collaborent également, il jugeait ainsi la science sociale : « Science toute moderne dont l'origine ne remonte guère au-delà de la première moitié du XVIII^e siècle ; elle est née à cette époque, déclare-t-il, où un besoin général d'émancipation, de richesse, de liberté, d'essor industriel battait vigoureusement en brèche toutes les parties de la vieille et forte constitution du Moyen Age ». Alors que l'ancienne économie sociale acceptait, commente-t-il, les formes sociales comme un fait immuable, la nouvelle ne les reconnaît que comme portant dans leur sein le germe naissant de formes déjà parfaites. On retrouve ici les conceptions des jeunes écoles socialistes qui vont assaillir les bastions réputés inviolables sur lesquels la société était fondée. Son rapport au Congrès Méridional se termine par la reprise d'un des principaux thèmes saint-simoniens, à savoir que « le but principal des travaux et efforts de l'économie sociale est de travailler à la disparition du prolétariat, c'est-à-dire à l'affranchissement du sort de la classe la plus pauvre, la plus ignorante et la plus nombreuse ». Adaptée aux circonstances, au milieu où il la prononce, c'est une vibrante prédication des idées chères au saint-simonisme.

Sa foi en la nécessité, en l'efficacité de réformes que le saint-simonisme a prédites, se fortifie, et en 1837, il s'écrie : « ... à la puissance de la conviction est venue se joindre celle de l'habitude, en sorte que la Doctrine et moi, nous faisons un, elle s'est faite chair ». Instruit les développements de la doctrine par « Le Producteur » auquel il était abonné, lorsque celui-ci cessa de paraître, ce fidèle lecteur avait prié les pères de l'école « de le tenir au courant des travaux ultérieurs de l'école » : une correspondance s'était établie entre le centre saint-simonien de Paris et l'agriculteur philosophe de Sorèze. Elle allait entretenir des rapports plus intimes entre les membres de l'Église et les disciples éloignés, et elle était un complément indispensable de l'enseignement prodigué par la suite par le journal « *Le Globe* », nouvelle tribune des saint-simoniens à partir de 1832. À la tête de ce service de la correspondance était placé I. Péreire, qui s'occupait activement des nombreuses circulaires et lettres destinées aux chefs des églises. Ch. Lemonnier recommandait fortement cette correspondance dans les efforts de propagation, en particulier avec les saint-simoniens isolés du centre parisien des relations devaient ainsi se créer entre disciples provinciaux, qui devaient résister à l'épreuve du temps. Enfantin en particulier harcelait les disciples provinciaux, réclamant d'eux des prédicateurs, des œuvres, de l'argent, en un mot des faits, et régulièrement il écrivait aux membres importants des églises du Languedoc. M. Chevalier, originaire de Lodève, entretenait d'amicales relations avec nombre de saint-simoniens d'une région à laquelle le rattachaient des liens de parenté et d'affection : sa correspondance avec ses amis languedociens devait contribuer à faire connaître l'œuvre de Saint-Simon dans le Midi.

Malgré les fautes de certains disciples. Ressayguier qui poursuivait une correspondance suivie avec les pères de Paris, restait fidèle aux fondements, à l'esprit de la doctrine révélée par Saint-Simon ; en 1844 il pouvait proclamer que les sentiments qui le liaient au Père Enfantin étaient toujours les mêmes, respect et estime, et que, au milieu du chaos, ...

... les principes généraux proclamés par le saint-simonisme, malgré les moqueries et les huées de la foule, commençaient à prendre racine et porteraient bientôt leurs fruits. Un peu désabusé, un peu attristé par la lenteur du développement du bien-être, Ressayguier devait cependant toujours garder le même espoir, la même fervente confiance en un avenir meilleur ; s'étant abonné au journal *L'Algérie* en 1844, il note : « Celui-ci n'a été pour moi intéressant que parce qu'il est la continuation, le développement ou mieux encore, l'application des idées générales qui sont le fond de ma croyance ; en dehors de cette sphère, il n'y a rien qui m'intéresse ». Dès le début, Ressayguier proposait à Enfantin un projet d'organisation du travail pour le petit cercle de Sorèze : « Ce n'est pas encore de laborieux bénédictins que nous devons former seulement en province, ce sont des convertisseurs animés du zèle apostolique qui viendront puiser une nouvelle chaleur, chercher de nouvelles armes dans nos réunions. N'oubliez pas qu'avant d'analyser la doctrine, il faut la sentir largement dans son ensemble et que le prêtre est l'homme par excellence faire des prêtres est donc le but le plus élevé que vous puissiez avoir en vue ». Autour de Ressayguier gravitaient les sympathisants ; ils composaient la petite famille languedocienne où se retrouvaient ingénieurs, médecins, avocats, agriculteurs, philosophes. C'est souvent parmi les hommes cultivés, occupant une place importante mais soucieux de l'humanité, que le saint-simonisme devait rencontrer ses plus chauds partisans.

Il y avait le marquis de Bouffard, noble protestant, ancien carliste passé du libéralisme au saint-simonisme, issu de Carcassonne et qui devait faire de nombreux prosélytes dans sa ville natale, à Montpellier et à Toulouse. « Malgré ses formes embarrassées, son langage un peu embrouillé, son élocution abondante, incorrecte, imagée, presque niais à force de bonté, son apparente franchise », Enfantin disait de lui qu'il était « une perle que le catholicisme aurait enchâssée de la manière la plus brillante alors que le criticisme l'a laissée brute ou du moins couverte d'une crasse que la doctrine enlèvera ». Au calme, à la réflexion de Ressayguier s'opposait la passion et l'entraînement de Bouffard, tous deux se complétaient ainsi admirablement. C'était un disciple enthousiaste, qui donnait avec largesse pour la doctrine et qui devait devenir directeur des missions du Midi. En tournée dans la région, il visite Castelnaudary où se dévoue sans limites Toussaint, puis Béziers où s'est constitué un noyau saint-simonien, enfin Montpellier où il obtient un succès tel que F. Ribes proposera de démissionner de ses fonctions de professeur à la Faculté de Médecine de cette ville pour mieux se consacrer à la doctrine. Ensuite il se dirige vers Perpignan où une dizaine de personnes se sont groupées au nom de Saint-Simon, et Narbonne où Tournal a formé un centre très influent.

À Castres, c'est lui qui sera chargé de propager la doctrine avec l'aide des frères Combes. Ces derniers, originaires de cette ville, parents du philosophe Azais, étaient devenus de fervents disciples du saint-simonisme ; l'aîné, l'avocat Anacharsis Combes, devait travailler laborieusement à la doctrine et, selon Enfantin, avait fait d'assez belles études littéraires. Il nous en trace d'ailleurs le portrait suivant : « la tête pas trop large, mais qui garde bien ce qu'il a acquis ; il est laborieux et ne travaille plus qu'à la doctrine ; c'est un homme acquis mais l'importance de cette acquisition est une chose qui lui est du reste commune à tous ces messieurs (les saint-simoniens du Tarn), je veux dire l'influence qu'il exerce sur les jeunes gens ». Quand à son frère cadet, il devait amener à la doctrine saint-simonienne son ami F. Ribes. Il sera l'auteur d'un livre sur l'administration pratique qu'il adressera à Enfantin et devait écrire des poèmes d'inspiration saint-simonienne ; enfin, il devait participer à l'expédition d'Égypte organisée par les membres de la communauté pour rechercher une femme messie. En 1833, il devait publier dans la Revue du Midi un article statistique sur l'arrondissement de Castres : situation, état des voies de communication, organisation de l'industrie, historique y sont condensés. Le manque d'éducation de ces populations, - idée très saint-simonienne que la nécessité de l'enseignement pour permettre le développement des hommes et l'élévation du niveau de vie -, lui paraît être l'obstacle majeur à l'épanouissement de la région.

À ce petit cénacle saint-simonien provincial appartenait également Marquier, qui devait devenir préfet dans l'Ardèche et le Vaucluse après 1830 et qui, dès sa première visite dans le Midi, donnait au Père Enfantin de grandes espérances. Il constatait avec joie les progrès de ce brillant disciple, qui propageait la doctrine à Carcassonne et à Toulouse et qui fut fortement marqué par ces années de jeunesse et d'exaltation ; en 1844, il rappelait encore ces moments qui lui ont laissé « une empreinte trop profonde pour s'effacer à jamais ».

Plus isolés, plus éloignés, mais non moins fervents, les frères Gabriel et Marie-Antoine Toussaint, pharmaciens à Castelnaudary, courageux et épris de progrès, affirmaient avec véhémence dans leur cité une foi profonde, dirigeaient un culte des fidèles de la doctrine et avaient fait de leur ville « un des postes les plus avancés du saint-simonisme ». Venus du catholicisme au saint-simonisme, ils ne pouvaient admettre, écrivait l'un d'entre eux, de revenir en arrière et extériorisaient leur nouvelle croyance dans de nombreuses brochures « Au Peuple », « Foi nouvelle » sont parmi leurs œuvres les plus importantes.

Marc-Antoine Toussaint, aidé de son frère Gabriel et d'un parent Metge, était devenu le centre du groupe des saint-simoniens et devait être élevé au deuxième degré de la hiérarchie en 1831. À Castelnaudary également, Encely, excellente tête et très fort en doctrine, tout en se dévouant pour elle, savait cependant présenter des objections aux nouveautés du Père Enfantin ; avec les Borel, il devait s'occuper de la ville de Castelnaudary, sous la direction de Ressayguier. L'aîné des Borel, médecin, devait être élevé au deuxième degré sur proposition des Ressayguier, cependant que son frère Félix, plus jeune, sorti de l'École des Ponts-et-Chaussées, malgré un travail assidu et absorbant dans la réalisation des routes, canaux, chemins de fer et rivières, espérait avec impatience, le « cœur dans l'attente et non satisfait », la venue d'une ère nouvelle.

À Narbonne, le saint-simonisme avait trouvé des sympathisants, qui s'étaient rassemblés autour des Tournai père et fils, « naturalistes et très fortunés » qui devaient organiser un centre très actif. Pour aider « à préparer un monde nouveau », ces derniers souhaitent des réunions annuelles dans les principaux centres universitaires et participent activement au Congrès Méridional dé mai 1834. C'est en particulier le fils qui s'active et, dès avant la première séance du Congrès, recherche à définir les buts que doit se proposer cette réunion : « Ces assemblées sont indispensables à mon avis et chaque ville importante de province deviendra successivement un foyer d'activités ». Ainsi Montpellier, Marseille, Bordeaux... pourraient être les sièges de ces réunions à buts scientifiques seulement qui recenseraient les progrès accomplis et prépareraient les programmes des travaux pour l'avenir. Ces innovations proposées par Tournai sont approuvées par les participants du Congrès, au nombre desquels se trouvent un certain nombre de saint-simoniens. Le discours inaugural d'inspiration toute saint-simonienne est prononcé par le jeune Tournai qui fait également un rapport de minéralogie et de géologie dès la première session. Enfin toujours désireux d'appliquer les enseignements du saint-simonisme, il crée dans sa ville de Narbonne un musée d'antiquités et d'histoire naturelle dans l'ancien palais des archevêques de cette ville.

Perpignan ne restait pas à l'écart du mouvement saint-simonien qui avait gagné les provinces du sud-est de la France. Capella, secondé par West, ancien polytechnicien, officier du Génie, y dirigeait une église et souhaitait « des œuvres, du travail fait ». Pour aider à la diffusion des œuvres saint-simoniennes, il fondera une bibliothèque saint-simonienne, rue de la Cloche d'Or où se trouvait une trentaine d'œuvres de l'école et où un enseignement était ouvert à tous les habitants de la ville, les lundis et samedis soir de six à dix heures. Il réussit à attirer quelques personnalités, sans toutefois atteindre la grande foule qui « les évite, les craint » même, dira-t-il. Néanmoins en 1832, au Père Bouffard venu visiter les disciples du Midi, il pourra présenter quelques adeptes convaincus. West « prêt à obéir à tous les ordres de Bouffard », approuve cependant Enfantin malgré les extravagances dans lesquelles celui-ci a entraîné les disciples saint-simoniens ; il se ralliera même à l'appel de la Femme qu'Enfantin a suscité bien qu'il le juge mystique et sans puissance, car dépourvu de cette logique qui fait la force de toute bonne théorie. L'enthousiasme de ces disciples était grand « Nous avons foi que nos vues nouvelles sur les grandes questions sociales et religieuses résument tout ce que l'histoire du passé a produit de beau, de vrai et d'utile. Nous avons foi que ces vues nouvelles contiennent en germe l'avenir réservé aux sociétés humaines répandues sur toute la surface du globe. Nous avons foi qu'elles répondent aux besoins précis de la France et il faudra dire bientôt de l'Europe ». Trente à quarante personnes suivaient leurs réunions et, en 1831, Capella, le chef de la petite église de Perpignan, écrivait : « Il est passé le temps où notre nom soulevait les antipathies et la méfiance. Nous sommes une politique, une foi nouvelle et si nous n'avons pu concilier les partis, trouvons-nous du moins dans la série de tous les hommes avancés qui se donnent la main ».

Dans ce petit groupe provincial on pouvait également relever le nom de Granal, de Béziers, qui partira à la recherche de la *Femme messie*, Mère attendue dont le but sera l'affranchissement de toutes les femmes et que les disciples iront « chercher jusqu'à Constantine ».

Cependant le cercle où s'étendait la doctrine saint-simonienne s'élargissait insensiblement. À Montpellier, un jeune professeur de médecine F. Ribes, converti par Combes, faisait « merveille » en cette ville. Originaire de Perpignan, il avait été élevé au collège de Sorèze puis avait abordé ses études de médecine à Montpellier et, agrégé au concours de 1826, il alla étudier à Paris où il suivit les cours de la Sorbonne et où il entra dès ce moment en contact avec les disciples de Saint-Simon. En 1828, il revint à Montpellier et il obliqua vers le saint-simonisme à partir de 1830, se déclarant hardiment membre de la famille. Certains de ses écrits, tel son ouvrage d'Anatomie Pathologique datant de 1834, furent jugés par certains de ses contemporains « gâté par ses idées sectaires ». Netteté, méthode, clarté, élégance, solidité, étaient ses qualités les plus remarquables. C'était un homme d'études, un savant « n'ayant nullement l'intention de troubler l'ordre et la tranquillité », signaient les rapports de police. Son dévouement pour l'idéologie saint-simonienne est si grand qu'il offrit même la moitié de son traitement pour aider à la constitution d'une liste civile pour le Père Enfantin.

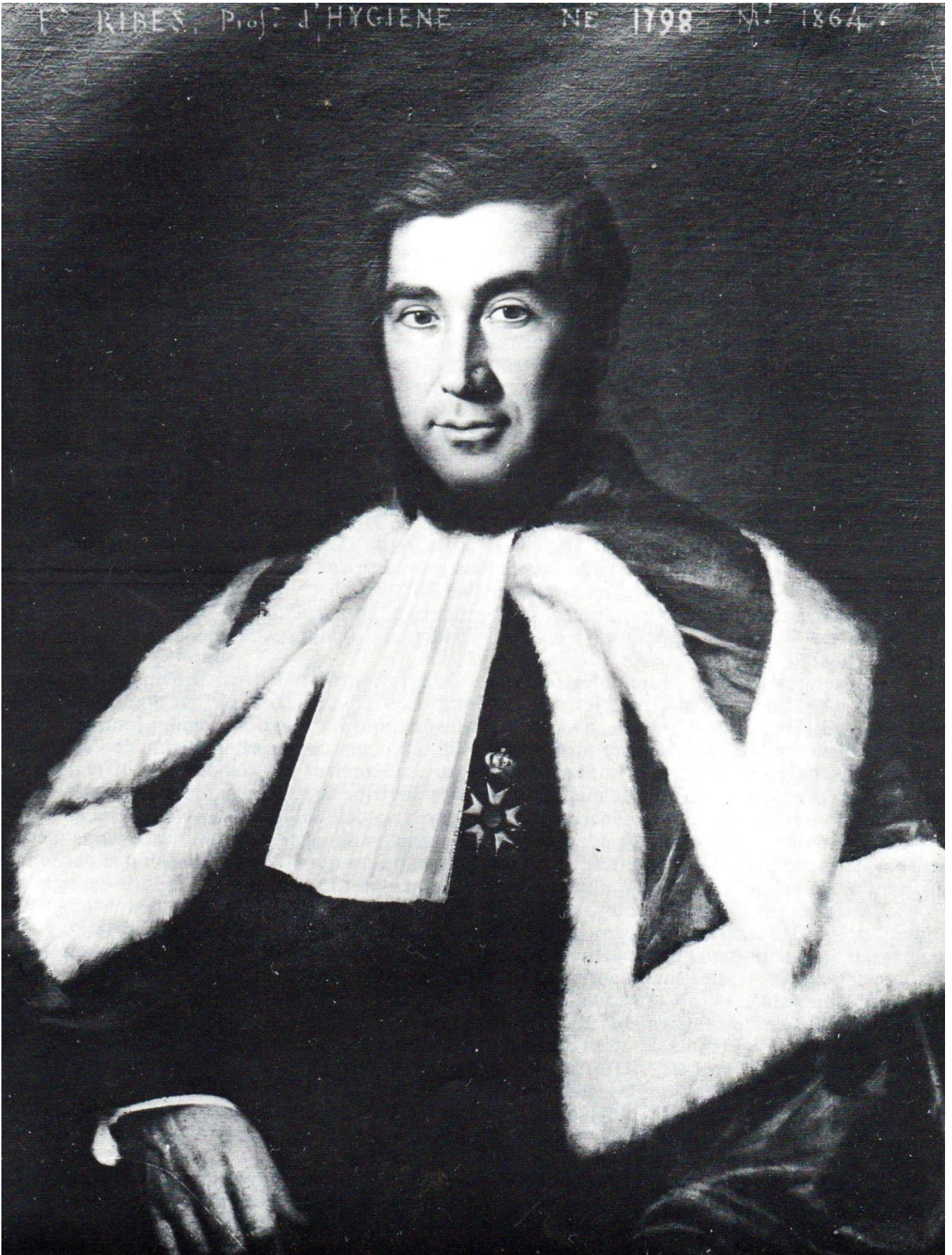
En même temps qu'un disciple de Paris, Lherminier, Ribes devait être admis au deuxième degré de la hiérarchie et dès sa conversion en février 1831, il devait instituer un enseignement saint-simonien d'abord privé, où se presse l'élite de la bourgeoisie montpelliéraine, puis rapidement public. À la suite de manifestations hostiles, il doit réduire son auditoire à un groupe composé principalement d'universitaires des Facultés de Médecine, Lettres et Sciences, qui se réunit tantôt chez l'un tantôt chez l'autre. Ribes devient le chef de l'église de Montpellier et Fraysse avocat et Renouvier l'aident dans cette tâche. Cette jeune église donnait de grands espoirs au Père Suprême Enfantin, mais Ribes était trop occupé par sa chaire de professeur de médecine pour pouvoir donner l'impulsion nécessaire. Les résultats seront « mesquins » suivant les propres termes d'Enfantin, et Ch. Lemonnier fut chargé d'aller diriger cette église qui avait tant de peine à se constituer. Sise au n° 6 du boulevard du Jeu-de-Paume, elle avait connu, si l'on en croit le Véristique de l'Hérault, des manifestations tumultueuses ; « des marques d'intolérance et de défaveur » devaient accueillir les discussions qui suivirent les premières séances. Dès lors les réunions eurent lieu deux fois par semaine devant une assemblée d'une cinquantaine de personnes choisies surtout parmi les membres de la médecine, des sciences et des lettres.

Cependant cette jeune et fragile église du Midi devait être profondément ébranlée par le schisme qui oppose à Paris les deux Pères Suprêmes Enfantin et Bazard. Ribes lui-même, dans une communication au journal local, *le Courrier du Midi*, devait déclarer : « Je le dis hautement, mais sans rien préjuger de l'avenir : cette morale ne s'accorde nullement avec ma manière de sentir, elle est antipathique à ma nature, et par conséquent, je ne saurais ni la pratiquer, ni l'enseigner ». Le doute s'était installé chez les prosélytes montpelliérains et si certains, après un moment d'hésitation et de trouble reviennent à la doctrine, d'autres disciples s'éloignent définitivement ; des trois disciples principaux de Montpellier, seul Ribes restera fidèle à Enfantin, Fraysse et Renouvier répudiant hautement et publiquement cette morale. C'est ainsi que la mission envoyée dans le Midi en 1833 et dirigée par Hoart devait trouver l'église montpelliéraine vivement secouée et ne devait rallier que quelques rares hésitants.

La population montpelliéraine demeurait dans son ensemble, indifférente, hostile même. Attendant la venue du Père Enfantin, en 1836, Ribes recommandait « Point d'habit étranger qu'on ne sache qu'insensiblement que vous êtes parmi nous ». Il donne des conseils de prudence, cherchant à éviter toute violence. Cependant lui-même commençait à se lasser de la vie uniquement théorique, de la sphère purement intellectuelle où il vivait, et à l'exemple d'illustres saint-simoniens, les Péreire, les Talabot, M. Chevalier, il aurait voulu entreprendre une vie pratique comme eux. C'est l'époque où il écrit les grands discours d'ouverture de ses leçons, attirant un auditoire nombreux, attentif deux heures durant mais pour qui, avoue-t-il, à son grand désespoir, il reste un rêveur, un utopiste. En vain cherchera-t-il à répondre à son besoin de réalisations matérielles. Ribes se sent isolé et s'impatiente, redoutant d'être obligé de ne vivre que de théories jusqu'au bout. Cet exemple illustre bien la difficulté qu'il y avait à sortir des normes établies, à adopter des idées qui paraissaient révolutionnaires. Son amitié avec le Père Enfantin le soutint dans cet isolement, à l'écart du mouvement général des affaires. Devenu un abonné du journal Saint-simonien *L'Algérie*, il suit avec intérêt l'évolution des anciens saint-simoniens entrés dans la carrière industrielle, dont certains sont devenus de remarquables réalisateurs.

Le désir d'accomplir les œuvres prédites par Saint-Simon, d'agir pour le bien du peuple, semble, après la phase d'initiation à la doctrine, commun à beaucoup de disciples provinciaux ; les saint-simoniens parisiens avaient d'ailleurs donné l'exemple, s'occupant activement des chemins de fer, participant aux grandes affaires industrielles, occupant des postes dans le gouvernement. Les adeptes de la province étaient désireux de suivre ces réussites brillantes. Les languedociens voulaient à leur tour ajouter le réel à l'idéal, lier l'économique au social. Toutes les entreprises nouvelles et en particulier le grand mouvement ferroviaire les attirent, toutes les innovations, qu'elles concernent le domaine agricole, le domaine financier ou le domaine manufacturier, les séduisent.

Mais la Faculté de Médecine de Montpellier possédait en Fuster un autre professeur, qui sans jamais se lancer comme Ribes dans une active propagande, était un admirateur du saint-simonisme. Issu lui aussi de Perpignan, il devait faire ses études de médecine à Montpellier et au cours d'un long séjour de vingt années à Paris après son succès au concours d'agrégation, il devait entrer en contact avec les disciples saint-simoniens ; de cette rencontre avec la doctrine il conserve « une prédilection très grande pour tous les projets qui avaient comme objectif l'amélioration matérielle et morale du plus grand nombre ». Revenu à Montpellier en 1848, il va se consacrer à l'enseignement dans la chaire de clinique médicale pendant trente années. Son idée principale sera de préciser le mode d'action pathologique des saisons, de considérer l'homme non pas comme un individu isolé mais comme un être social, vivant dans un milieu dont il est solidaire. Sa vie fut toute consacrée, en accord avec ses idées saint-simoniennes d'amélioration et de régénération humaine, à la science, à son activité de praticien et de professeur et aux œuvres philanthropiques. On distinguait encore dans le groupe montpelliérain Parlier, adjoint au maire de la ville, mais qui se détachera assez rapidement de la doctrine.



François RIBES (1798-1864).

Ainsi l'impulsion partie de Sorèze se répandait par Montpellier le long de la côte méditerranéenne ; dans beaucoup de villes importantes on retrouvait quelques personnalités, quelques membres de l'élite intellectuelle, séduits par ces nouvelles conceptions généreuses.

À Nîmes, Boileau de Castelnau, un médecin, devenait disciple des réformateurs saint-simoniens et sa bonté et sa philanthropie lui faisaient considérer sa profession comme une mission sacrée, lui donnant par dessus tout « l'occasion intéressante de faire le bien ». C'est un savant mais un savant plein d'humanité, de compassion pour les malheureux qu'il étudie dans de nombreux écrits consacrés à des recherches sur les maladies mentales et qu'il considère surtout comme des victimes de l'ignorance ou des erreurs scientifiques et judiciaires, comme des inadaptés rejetés par la société. Pour lui, la prison devait devenir une école permettant l'amendement du coupable, idée généreuse et très saint-simonienne ; le rôle primordial qu'il réserve à l'éducation obligatoire pour tous est une des thèses du saint-simonisme qui veut l'amélioration du sort des hommes par une élévation non seulement du niveau matériel mais aussi moral et intellectuel de l'humanité.

Après quatre séances inaugurales présidées par Hoart, Boileau de Castelnau fut chargé de prendre en charge le petit groupe de quinze personnes qui s'était réuni au nom de Saint-Simon dans la cité nîmoise. Lorsque la réunion de Nîmes se trouva dispersée matériellement et spirituellement, conséquence des discussions de l'École parisienne, il restera seul avec Rivoire, un employé de préfecture nîmois, auteur d'une très remarquable étude statistique du département du Gard en 1842 ; fidèles au saint-simonisme, tous deux sont toujours en relations avec le Père Enfantin et avec les saint-simoniens des villes avoisinantes, Montpellier et Avignon en particulier. Dans cette dernière ville, Picard négociant important, était la tête du noyau d'admirateurs de la doctrine au nombre desquels on distinguait encore Calvat. Ce petit cénacle, avide des écrits, des nouvelles de l'école, constituait un centre de propagation en relations suivies avec l'église de Montpellier et le centre de Nîmes, mais aussi avec les Pères des grandes églises du Sud-Ouest et de Paris. « Le saint-simonisme est aujourd'hui notre vie », écrivait Picard à Hoart en 1831, « ...et il nous est désormais impossible de nous occuper d'autre chose ». Rejetant les idées religieuses avancées par Enfantin, il continuait cependant à entretenir une correspondance active avec de nombreux saint-simoniens, en particulier M. Chevalier, J. Péreire, Ribes et Boileau de Castelnau et tentera même de fonder une feuille hebdomadaire saint-simonienne en 1833 : *L'écho du Vauchuse*.

Très rares d'ailleurs furent les tentatives de création d'un journal provincial purement saint-simonien, mais beaucoup de disciples collaborèrent à différents journaux ; au nombre de ceux-ci, on peut citer Laurent, dit de l'Ardèche, avocat de profession, qui fut l'un des premiers journalistes de l'époque et dirigea en 1831 la première mission du Midi, au cours de laquelle fut fondée l'église de Lyon. Mais comme beaucoup d'adeptes saint-simoniens, particulièrement en province, il souffre du manque de réalisations concrètes, du défaut de matérialisme de la doctrine et tout en gardant admiration pour celle-ci et amitié pour Enfantin, il se sépare de ce dernier qui voulait entamer une œuvre religieuse que lui ne voulait point suivre. En effet les adeptes languedociens, moins habitués aux discussions d'école, plus proches de la vie pratique peut-être que les disciples parisiens qui étaient réunis en une petite famille se suffisant à elle-même, éprouaient plus le besoin de confronter la pratique à la théorie enseignée.

Au nombre de ces adeptes, avides de réalisations, on trouve dans la région languedocienne Didion et les Talbot. Didion, ingénieur des Ponts et Chaussées, ancien élève de l'École Polytechnique, envisageait une action saint-simonienne rapidement. Dans toutes ses réalisations, il montrera toujours des convictions bien saint-simoniennes et avec Paulin Talbot, il créera la ligne de chemin de fer de Nîmes à Montpellier et à Cette puis deviendra directeur du réseau d'Orléans, inspecteur général des Ponts et Chaussées et finalement ministre des Travaux Publics en 1848. Sa foi en l'œuvre saint-simonienne restera inébranlable et en 1848 il est toujours en correspondance avec le Père Enfantin. Il devait, tout au long de sa vie, s'efforcer de justifier la profession de foi qu'il avait rédigée avec Rivoire, alors qu'il était à Nîmes et qu'ils avaient adressée à Enfantin : « Il existe un Dieu. Le Dieu est un, il est tout, tout est en lui, tout est par lui, il se manifeste sous l'aspect spirituel et sous l'aspect matériel. Notre amour comprend toute l'humanité. Notre intelligence et notre activité n'auront plus d'autre but que son amélioration progressive ».

Parmi les grands hommes d'action, réalisateurs des théories saint-simoniennes, les Talbot occupent une place de premier plan. Ils ont attaché leur nom de façon durable à la région languedocienne, par la grandeur de leur œuvre. Les trois frères Talbot étaient devenus disciples de l'école et si Edmond seul fut un apôtre dans la hiérarchie, mais mourut prématurément, si Léon embrassa la carrière industrielle où il réussit parfaitement, c'est Paulin qui connut la destinée la plus brillante. Tout en s'intéressant vivement aux questions doctrinales, il s'occupa surtout de la construction du Canal latéral de la Loire, puis, en 1829, il tenta de moderniser dans le Gard, le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes. Très ...

... actif, P. Talabot voulait voir s'accomplir rapidement cet avenir annoncé par Saint-Simon et le choix du système de transition, qui permettrait une rapide évolution, lui paraissait très important. La voie suivie par Enfantin, qui donne beaucoup d'importance à la prédication, à l'enseignement théorique, au progrès du dogme mais laisse peu de place aux mesures d'application transitoires et aux progrès matériels, ne lui paraît pas bonne et, en considérant ses effets en province, il l'attaque même hardiment. Il faudrait, dit-il, « travailler sans cesse à la réalisation progressive de la doctrine dans la société actuelle ; il faudrait que chaque jour amenât sa tâche ; il faudrait profiter de toutes les occasions qui se présentent d'accomplir un progrès matériel, fut-il infiniment petit... apporter toujours sur chaque question à l'ordre du jour, la solution la plus progressive. Travailler sans cesse à exalter l'industrie, à élever les industriels, à renforcer la tendance pacifique de la société ; Exécuter incessamment toutes les questions déjà mûres comme l'établissement des banques, les emprunts, l'assiette des impôts, toutes celles qui se rattachent à l'amélioration matérielle du sort des masses, et tout cela sans dire un mot de Saint-Simon, tout cela en se tenant rigoureusement au point de vue rationnel ». C'était là prôner la propagation de la doctrine par les actes, propagation la plus efficace et « l'avenir qui a fait de la plupart d'entre nous des saint-simoniens sans le savoir », selon le mot de F. Perroux, a réalisé les projets si raisonnables de P. Talabot. Logique, proche de la réalité, il était un travailleur infatigable et comprenait que c'est surtout par l'action, par les témoignages probants que le peuple serait touché et amené insensiblement à adopter cet esprit saint-simonien de progrès, de travail et d'association, base de tout le système. Les hommes progressifs, pensait-il, qui sentent la vanité de toutes les doctrines politiques sur lesquelles les sociétés vivent actuellement, qui sentent que l'homme est fait pour autre chose que pour vivre en lui-même, toujours en guerre avec ses semblables, devaient contribuer à cet ouvrage. C'est pourquoi il souhaitait « que les saint-simoniens arrivent en masse aux fonctions publiques, qu'ils soient préfets, députés... qu'ils ambitionnent les fonctions populaires ». La conduite d'Enfantin, basée sur le prosélytisme seul, lui semblait conduire à la catastrophe et l'appel aux masses, tel que ce dernier le concevait, lui paraissait dangereux, difficilement possible car heurtant tous les intérêts sur lesquels la société était solidement établie. Éloigné de Paris, il ne suivait plus les méandres où se perdaient les doctrinaires, les discussions stériles où ils s'égarèrent : « Nous avons diablement besoin de développement, nous ne comprenons plus nous autres provinciaux », s'exclamait-il en 1831 et de plus, catholique fervent, il repoussait les idées religieuses du Père Suprême et ne partageait ses convictions « qu'en ce qui concerne la partie terrestre ». Cet homme énergique était doué d'un esprit d'initiative, d'un talent inventif qui lui permirent de réaliser une œuvre importante. Dans le même but d'amélioration, il désirait doter le département du Gard d'un réseau ferroviaire et assurer ainsi le développement du bassin minier. Avec l'appui de l'avocat Mourin, de Fargeon et d'Odilon Barrot, il va mener à bien cette œuvre prodigieuse. La ligne Nîmes-Marseille-Lyon-Méditerranée est créée grâce à lui et il en devient le directeur général. Il fonde également la *Compagnie des Docks de Marseille*, la Société des Transports Maritimes à vapeur, commence des études pour le Canal de Suez avant de Lesseps et construit un chemin de fer en Algérie. Cette réussite brillante, cette gloire même, peut-on dire, fut la « juste récompense d'une incroyable ténacité et d'une inébranlable confiance ».

Complétant l'action de ces hommes de science, de ces savants ou de ces hommes positifs, industriels, réalisateurs du rêve saint-simonien il y avait quelques prophètes, issus de la région, exaltés, qui parcouraient la campagne, évangélisant les populations. Tel Vidal, jeune homme de 21 ans, qui se distingue par son fanatisme, son appel aux femmes dont la réhabilitation restait pour lui le problème essentiel. Ses vibrants appels au peuple inquiètent les autorités et le préfet de Montpellier et les sous-préfets des villes voisines se préoccupent beaucoup des agitations causées par le passage de ce disciple revêtu de l'habit saint-simonien ; un mandat d'amener est lancé contre lui à la suite de la publication et de la divulgation d'un écrit jugé séditieux. Mais ni les paroles, ni la prison ne calment ce turbulent adepte de la secte saint-simonienne, cause d'un désordre public que les autorités municipales redoutaient en ce temps où les rixes, les charivaris, les attroupements populaires étaient facilement provoqués. En vain le journal de la ville, le *Courrier du Midi*, qui témoigne d'une sympathie non déguisée pour certaines idées saint-simoniennes, lui a ouvert ses colonnes et l'exhorte au calme ; de la prison, Vidal continue à écrire des brochures, (en particulier un « *Appel au peuple de Castelnaudary* »), jugées très subversives. « *L'Avenir* », publié par la suite, est un tableau du monde où tous les hommes sont égaux et membres d'une même famille en répondant à l'appel de la Femme Messie.

Tous ces disciples languedociens furent vivement ébranlés dans leurs convictions par le schisme qui atteignait la secte parisienne. En vain Hoart se dévoua-t-il pour relever les esprits abattus, en vain ramènera-t-il quelques adeptes au maître, le saint-simonisme en Languedoc avait reçu une atteinte mortelle. Les principaux chefs des églises, Rességuier, Lemonnier, Ribes, Hoart resteront fidèles à la doctrine saint-simonienne, plus ou moins attachés à la personne d'Enfantin, ils garderont toujours l'espoir d'une régénération de l'humanité suivant les généreuses illusions de leur jeunesse, mais ...

... pour beaucoup de disciples, les dissensions de l'école marqueront la date de rupture avec le saint-simonisme ; ils entreront dans les affaires, ayant perdu la flamme et la confiance qui avaient permis à l'école de s'agrandir et de gagner de nouveaux adeptes.

II - LES MISSIONNAIRES, APÔTRES D'UNE FOI NOUVELLE

Ces disciples étaient des languedociens par leur naissance ou par une longue appartenance à la région, mais, à côté d'eux, on peut découvrir l'influence de tous les missionnaires envoyés dans le Midi pour y prêcher la nouvelle doctrine. Apôtres de la foi nouvelle, ils furent délégués par l'église saint-simonienne de Paris pour propager celle-ci, pour créer de nouvelles églises, pour affermir les nouveaux convertis provinciaux, en un mot pour hâter le règne de paix, de travail, d'association.

C'étaient des hommes courageux, entièrement dévoués à la cause saint-simonienne et à ses chefs, ayant consacré leur vie, bien souvent leurs biens, à leur croyance. Au nombre de ceux-ci et parmi les plus remarquables par son action, par sa personnalité, par son intelligence, on peut placer Charles Lemonnier. Né à Beauvais le 17 novembre 1806, ce jeune professeur, après avoir enseigné au Collège de Sorèze, préféra bientôt renoncer à sa chaire et démissionna pour conserver « l'indépendance de la pensée et la sincérité de ses opinions ». Dès lors, il va se consacrer au saint-simonisme à Paris, à Montpellier, puis à Toulouse et on peut souligner la prodigieuse faculté d'adaptation de ce philosophe, devenu apôtre d'une foi nouvelle, puis juriste éminent.

Suivant les rapports de la police montpelliéraine de l'époque, ce fut lui le véritable représentant de la doctrine saint-simonienne dans la province. Membre de l'école et rétribué par l'association, c'était un homme de devoir, capable d'improvisations, qui savait par sa douceur et son calme dominer les assemblées les plus houleuses et qui impressionnait par la puissance de son raisonnement et sa facilité d'élocution. Jugé par Suzanne Voilquin comme une nature intelligente et fine, c'était un homme d'une foi profonde et inébranlable. Il devait d'abord être envoyé par les Pères à Toulouse pour remplacer Hoart en avril 1830, puis à Limoges où, avec Bouffard, il s'intéresse à l'ouverture d'un centre de propagation. Ch. Lemonnier devait plus tard, en 1864, rappeler ces séances toulousaines où « tous les dimanches, à une heure précise, la foule entassée dans l'enceinte voyait s'ouvrir une petite porte sur l'estrade ; douze à quinze jeunes frères saint-simoniens en habit et pantalon bleu barbeau, cravate et gilet blanc, s'asseyaient sur l'estrade. Bouffard ouvrait la séance et Lemonnier développait pendant trois quarts d'heure environ une des thèses favorites de l'école saint-simonienne. L'exposition terminée, la partie la plus dramatique de la séance commençait. On invitait les assistants à présenter leurs objections. Les saint-simoniens veillaient avec un grand scrupule à laisser à leurs adversaires dans leurs attaques, la liberté la plus grande ».

Un moment, Ch. Lemonnier devait se trouver certes ébranlé, hésitant devant la séparation de Bazard, « surpris et faible », avouera-t-il ; il s'abstient alors comme Rességuier, mais sera vite conquis au nouveau dogme par Hoart et déclare sa confiance entière dans le Père Enfantin et sa foi saint-simonienne dans l'association, loi de l'humanité. Redevenu un fervent adepte, Ch. Lemonnier publie une brochure « *Les saint-simoniens* » qui sera affichée sur les murs de Paris, à l'occasion des journées sanglantes de juin 1832 ; espoir d'unir les hommes, de développer l'industrie, d'organiser le travail, de procéder à l'affranchissement pacifique et progressif des travailleurs sont les thèmes saint-simoniens qu'il reprend.

À cette époque, il est envoyé à la demande d'Enfantin à Montpellier, avec mission d'y diriger l'église avec « son frère Ribes ». Ce membre du Collège de la hiérarchie saint-simonienne, âgé de vingt-six ans, va devant un public choisi de Montpelliérains, développer les thèses de l'école. Le *Courrier du Midi*, dans une appréciation élogieuse reconnaît qu'il s'exprime avec facilité et élégance «... il a su se faire goûter jusqu'ici, en émettant dans ses leçons des idées neuves, souvent profondes, des rapprochements historiques d'une haute portée et toujours une philosophie morale et religieuse que l'on peut ne pas adopter, mais qu'on écoute avec intérêt.

Mais cette période de propagande active ne devait durer que quelques mois. Bientôt Ch. Lemonnier se consacre à la presse et cherche en celle-ci, comme beaucoup d'anciens saint-simoniens, un moyen d'action indirecte mais efficace sur l'opinion, sur le peuple. Par ses conseils et ses paroles conciliatrices, il veut aider « à la marche progressive qui depuis quelques temps se fait sentir dans les esprits ». Il rédige une brochure intéressante que le *Courrier du Midi*, se souvenant de son apostolat dans la ville de Montpellier et s'intéressant à tout ce qui sort de sa plume, signale à ses lecteurs. Un avenir heureux, pour cet apôtre de la paix, se situe dans un pacte social composé d'hommes qu'un noble pressentiment d'avenir éloigne des haines du présent, d'hommes qui combleront le fossé, qui s'est établi entre les deux classes ...

... existantes, qui ont divisé la société en une classe bourgeoise et une classe ouvrière rivales l'une de l'autre. Ch. Lemonnier déplorait profondément la scission créée entre oisifs et travailleurs, entre pauvres et riches, source de haine et de trouble.

À la fin de l'année 1833, il va devenir directeur de la rédaction de la *France Méridionale*, journal de Toulouse et rédige plusieurs articles la même année pour la *Revue du Midi* et surtout un important article sur « l'Économie Politique dans ses rapports avec la morale et la politique » ; dans ce dernier exposé, il dévoile quelques idées saint-simoniennes relatives à la religion et à l'organisation de la production et déjà la pensée d'une Europe Fédérative, d'une unité de la vie humanitaire et de la solidarité des vies individuelles qu'elle embrasse, est au centre des préoccupations du futur organisateur de la Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté. L'espoir d'une immense association fédérative se dessine, étape décisive vers la réalisation du vieux rêve saint-simonien d'une association universelle des hommes. Son activité est grande et avec Tournal, il sera l'un des principaux organisateurs du Congrès Méridional de 1834, première ébauche d'une rencontre, d'une union des hommes de bonne volonté.

C'est à cette époque que se termine pour cet apôtre, la partie de sa vie complètement consacrée à la doctrine saint-simonienne. L'ancien prédicateur, le théoricien, comme nombre d'anciens saint-simoniens, va devenir un homme d'action, mais gardant ses anciennes croyances toujours aussi vivaces. Ses activités vont l'éloigner du Languedoc, et en 1867, il fondera la *Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté* et se consacre au mouvement pour la paix, à la recherche de la justice, au développement du progrès social. Comprenant, ainsi que beaucoup de saint-simoniens l'on fait, la puissance de la presse, Ch. Lemonnier collabore à la rédaction d'un certain nombre de journaux : *Revue du Midi*, *France Méridionale de Toulouse*, *Phare de la Loire*, *Journal du Commerce de Paris* et il invite ses amis, en particulier Picard d'Avignon, à créer des organes de propagation de leurs idées communes. Toujours en relations avec ses anciens amis saint-simoniens qu'il retrouve tous dans les mêmes voies avec les mêmes idées, les liens d'amitié tissés autour de la même croyance resteront vivaces à quelques exceptions près et le désir de réalisation, de témoignages d'application de la doctrine se retrouve chez tous les anciens disciples. Avec sa femme, originaire de Sorèze, et saint-simonienne également, il se dévoue à l'œuvre de réformation que la doctrine impliquait.

Peut-être Ch. Lemonnier reste-t-il encore par de nombreuses attaches proches de ce terroir languedocien dont sa femme est issue. Mais d'autres disciples furent envoyés de Paris comme de vrais missionnaires dans des régions inconnues, avec pour seul devoir de prêcher, de réveiller, de convertir. Ils apportaient aux adeptes de la doctrine établis dans les grandes villes de province et constituant les places fortes du saint-simonisme, un souffle nouveau, un élan venu de l'église-mère de Paris. Ils affrontaient la foule et les autorités, les moqueurs et les sceptiques.

Le costume porté par ces nouveaux apôtres, dont le béret rouge était le point capital pour l'effet et pour se reconnaître à distance, constituait déjà une véritable prédication vivante que les saint-simoniens se proposaient de faire connaître et aimer par le peuple. Dans le Midi, il sera un signe de ralliement, mais aussi bien souvent, contrairement à l'attente des chefs saint-simoniens, il sera un sujet de ridicule, suscitant troubles et railleries. Ainsi à Béziers, Bazard et Bruneau devaient soulever « l'étonnement avec leurs costumes, en partie oriental, leurs noms écrits en lettres rouges d'un grand caractère sur un écusson en drap bleu appliqué sur la poitrine ». Le sous-préfet de la ville interdira le port de cet habit cause de perturbations et compromettant pour la sécurité des missionnaires. Cependant les apôtres étaient tenus de montrer à la province l'habit saint-simonien symbole de la fraternité, d'une égalité nouvelle qui effaçait l'ancienne hiérarchie.

Plusieurs missions devaient être envoyées dans le Midi, mais pour certains missionnaires Lyon va être le point d'arrêt définitif de leur voyage, pour d'autres le but sera la côte méditerranéenne, et enfin, pour d'autres encore, Marseille et de là l'Orient constitueront la réalisation du projet de se montrer au monde entier.

L'un des plus grands parmi ces missionnaires fut sans contredit Hoart, un ancien officier d'artillerie, qui avait été amené à la doctrine par les prédications toulousaines organisées par Rességuier. Avec un ancien compagnon d'armes, Bruneau, il devait sillonner le Midi et M. Chevalier dira d'eux : « les deux capitaines, les deux anciens de la famille, les deux camarades d'école du Père, les deux excellents croyants... ».

Animés d'une foi contagieuse mais sereine, pleins de cette assurance aimante qu'inspire la croyance profonde en la perpétuité d'une vie toujours progressive, ils étaient des apôtres remarquables, prêts pour les champs de mission les plus difficiles. Dès août 1830, Hoart était élevé au deuxième degré et appelé à diriger l'église de Toulouse. Il devait alors, encouragé par Enfantin, chercher des hommes qui à leur tour pourraient devenir des propagateurs de la doctrine. En 1831, voulant se consacrer entièrement à l'œuvre saint-simonienne, il devait donner sa démission, alors qu'il était en garnison à ...

... Beaucaire. Enfantin le poussait dans cette voie, comprenant la recrue de valeur pour l'école, que constituait ce disciple si dévoué « Il y a tant d'hommes généreux qui n'ont rien de mieux à faire aujourd'hui que de tirer le canon ; mais Hoart, c'est autre chose : un homme qui a propagé comme lui la doctrine de l'avenir, qui a rendu, malgré tant d'obstacles, des services comme les siens, celui-là peut et doit faire mieux ». Hoart devait d'ailleurs entraîner le commandant Hennocque et Bruneau et ce dernier à son tour renoncera « à porter l'épée, car une autre mission l'appelle ». Nullement atteint par le trouble et la confusion apportés par le schisme de l'école parisienne, Hoart va partir en tournée, avec une petite troupe de saint-simoniens pour secourir les esprits défaillants, pour porter la parole nouvelle. De Toulouse à Avignon, à travers l'Hérault, le Gard, l'Aude, la Lozère, le Tarn, il remplit avec succès sa mission.

Dès octobre 1832, un groupe de missionnaires composé de Hoart, Bruneau et quelques disciples se dirige vers le Midi et à Montpellier soulève une vive curiosité, « sans qu'ils aient eu à s'en plaindre » remarque le *Courrier du Midi* du 20 novembre 1832. D'autres détachements devaient partir plus tard dont certains ne dépassèrent pas Lyon.

Les conférences, les séances d'instruction mêlées aux bals, aux séances récréatives, tous les moyens habituels de diffusion de la doctrine saint-simonienne furent employés avec éclat. Allant à pied, évangélisant et fraternisant, les nouveaux apôtres devaient sillonner le Languedoc, « vivant avec le propriétaire, gagnant comme lui le pain de chaque jour », selon les instructions reçues. M. Chevalier devait jouer un rôle important de direction et de coordination, donnant les ordres aux missionnaires, les guidant et les conseillant ; il dictait les consignes, précisait les enseignements, relevant et encourageant les faibles, se passionnant pour la conquête pacifique que le saint-simonisme avait entreprise. « Les mots militaires, écrivait-il, en novembre 1832, valent mieux maintenant pour nous que les mots chrétiens ». Ainsi les chants devaient tenir une grande place, les repas devaient être pris en commun car ils constituaient un excellent moyen de communication avec les ouvriers ; il était recommandé de lier conversation avec les conducteurs, les postillons, les bateliers..., de faire de la propagation individuelle, de se montrer « de bons garçons, de bons vivants », mais cependant l'obéissance et la hiérarchie restaient nécessaires.

C'est ainsi que par la vallée du Rhône, les missionnaires destinés au Midi déferlèrent en petits groupes, dévoués, prêts à tous les sacrifices. Les succès retentissants obtenus dans les villes du Midi par Rességuier et ceux qui l'entouraient, incitaient les Pères Enfantin et Bazard à entreprendre la conquête de cette partie méridionale de la France.

Une des plus importantes missions du Midi fut celle que Hoart devait diriger au début de l'année 1833, voyage de deux mois à travers les populations du Midi. En contact avec toutes les classes de la société, tantôt repoussés violemment, frappés, insultés, tantôt accueillis avec enthousiasme, admirés, écoutés, les missionnaires devaient tout supporter avec calme et sérénité. L'entrée à Nîmes, le 9 mars, devait marquer le début d'une période critique après la descente de la vallée du Rhône sans incidents. Dans cette ville, le chant du compagnonnage, dès l'entrée par le faubourg des catholiques, fut accueilli par des huées, des vociférations et des pierres.

Le samedi 9 mars à onze heures du matin, neuf saint-simoniens, raconte Pieyre dans son Histoire de la Ville de Nîmes, sous la conduite de Hoart, entraient dans la ville. De rudes épreuves attendaient les apôtres dans le Gard et si les compagnons cordonniers leur avaient réservé un accueil très chaleureux au cours d'un banquet qu'ils leur offrirent, la troupe fut obligée de protéger leur sortie de la ville car « plus de 100 000 personnes », écrit Hoart, « nous enveloppaient poussant des cris de sang, des hurlements de cannibales » sans que l'attitude pacifique des apôtres se démente un seul instant.

Dans les villages entre Nîmes et Montpellier, les chants des apôtres retentirent, attirant une foule sympathique et à Lunel ils eurent même un « triomphe ». Le *Courrier du Midi*, dans son numéro du 4 mars 1833, réprouvait la population furibonde de Nîmes qui les recevait à coups de pierres. Tout cet émoi, tous ces mouvements de répulsion et de colère publique étaient provoqués par les bruits fâcheux qui couraient sur leur compte, de républicains prêchant l'inceste, l'anéantissement de la religion, et qui excitaient la foule contre eux. Cependant si Nîmes rugissait comme une « lionne irritée », la jeunesse studieuse de Montpellier et des travailleurs allaient vers eux, étudiants et ouvriers apprenaient leurs vues sur l'industrie et sur la Place de l'Esplanade à neuf heures du soir, devaient se dérouler les cérémonies habituelles de chants et prédications, devant plus de neuf mille personnes assemblées. Il y avait également des réunions au Grand Café et après une ovation, la foule les accompagnait jusqu'à leur demeure.

À Sète, si quelques pierres furent lancées au début, un mouvement de sympathie se dessina bientôt et, par la plage, les apôtres vont rejoindre Marseille. Par Aigues-Mortes, où les autorités les protégeaient de toute violence, les saint-simoniens gagnèrent Arles où ils devaient embarquer sur une tartane, au milieu d'une agitation et d'un tumulte qui inquiétèrent les responsables de l'ordre public : « vos fils, écrit Hoart à Enfantin, au milieu du Rhône, sur le pont de ...

... la tartane, chantaient votre captivité, la venue de la Mère et le peuple en foule sur le rivage, hommes, femmes et enfants, répondaient par des cris d'allégresse, en faisant voler les chapeaux et en agitant les bras ». Après l'embarquement d'un certain nombre d'apôtres à Marseille, les missionnaires reviennent le 26 à Arles où ils sont reçus avec joie. Cependant dès Tarascon, le climat change, la foule est excitée contre eux et un des apôtres est blessé. À Beaucaire, le maire, apeuré par les échos venus de la ville voisine, veut voir repartir au plus tôt ces visiteurs indésirables. Ni les privations, ni l'accueil glacial, ni les violences ne sauraient décourager ces missionnaires qui bien souvent, comme Hoart et Bruneau, avaient abandonné une situation très honorable et assurée, une vie confortable et aisée pour courir les routes, pour affronter l'incompréhension et la fureur des foules, pour prêcher une foi qui, pensaient-ils, devait apporter le bonheur à tous les hommes. « Fortune et places, le plus grand nombre d'entre nous, ont eu à sacrifier l'une ou l'autre et ils l'ont fait... renoncer à l'affection des personnes qui nous étaient chères... préférer aux douceurs d'une existence honorable, une vie d'apôtre, à la considération publique les injustes clameurs des hommes légers, les dédains des indifférents et les reproches des sages et des docteurs », tout cela, écrivait M. Chevalier, les apôtres l'avaient accepté.

Mais le voyage des apôtres se poursuivait : huées et clameurs à Bellegarde alternaient avec la plus grande bienveillance à Générac, les témoignages d'affection nombreux à Mèze, Pézenas, Béziers, Narbonne, Castelnaudary ; aux déceptions succédaient les encouragements. Par Lunel où des amis les accueillent, par Montpellier où grâce à un apôtre, « la cité est enfantée à la vie nouvelle », ils gagnent Béziers où ils ont la surprise de découvrir dans une cave le portrait du Père en face du buste de Napoléon. Puis, c'est Narbonne qui, comme Castelnaudary, était une ville très touchée par la parole saint-simonienne et que les missionnaires traversèrent au milieu de l'enthousiasme. Grâce à la persévérance et à la constance des disciples de la ville, Castelnaudary, où ils vont ensuite, était presque entièrement conquise à la foi nouvelle. Elle était la ville sainte de l'Occident, la ville de prédilection où les apôtres se trouvaient en communion avec des hommes qui les aimaient, avec une jeunesse ardente qui brûlait de se mêler à l'apostolat. Il est ainsi des « cités initiatrices », affirmaient les apôtres, des centres animés d'où s'évadent les sentiments nouveaux. Après Castelnaudary, c'est Toulouse qui reste « froide, très froide, sommeillant dans son manteau glacial de docteur ». Puis après c'est une courte visite à Sorèze où Hoart retrouve avec joie en Rességuier un des plus anciens saint-simoniens provinciaux, qu'il s'efforce de rassurer car ce dernier est inquiet des nouvelles théories professées par l'école sous l'égide d'Enfantin.

Enfin, le 15 avril, les apôtres reprennent le chemin du retour en direction de Lyon, par la partie haute du Languedoc. Par Gaillac, Albi, Pampelonne, Rodez où ils sont bien accueillis, ils atteignent Mende où la tempête devait gronder « plus terrible, plus effroyable qu'elle n'avait jamais été ». La troupe devra les protéger des pierres des assaillants et de la foule surexcitée. Blessé, Hoart refuse de porter plainte : « ni juge, ni accusateur, mais apôtre », il devait opposer à tous les déchaînements une attitude calme et sereine, supporter pour sa foi les injures et les coups sans répondre. Escortés de gendarmes et de soldats, les missionnaires continuèrent leur voyage au milieu des populations irritées. Au terme de cette mission, Hoart pouvait déclarer : « Chacun a pu juger par nos actes quelle était notre foi ».

Cependant le temps des missions, des grandes campagnes d'évangélisation qui avaient un moment soulevé les populations méridionales, allait se terminer à la fin de 1833, où la désunion et la dissolution de la secte saint-simonienne étaient proches ; mais les saint-simoniens restaient forts d'une expérience exaltante dont le souvenir ne devait jamais s'effacer complètement. En 1835, Bruneau pouvait écrire : « L'apostolat populaire est fini, l'appel au peuple est fini, l'apostolat royal, l'appel aux grands, aux princes de ce monde commence ». Parmi tous les anciens disciples qui possédèrent les moyens de réaliser cet apostolat princier, c'est-à-dire le pouvoir d'influencer les puissants du jour, M. Chevalier occupe une place privilégiée. Bien qu'il se soit par la suite éloigné de l'école et si « son rôle de saint-simonien ne fut qu'un épisode de sa vie », ainsi que le remarque Nicard des Rieux, cet épisode fut cependant d'une importance capitale, déterminante même, à la fois par la place qu'il devait occuper dans l'histoire du saint-simonisme et par l'influence ineffaçable que les thèses saint-simoniennes exercèrent sur son comportement tout au long de son existence. Sa participation au saint-simonisme fut totale et s'il ne résidait pas dans le Midi, cependant ses attaches lodévoises, sa parenté avec Bouffard qui avait épousé sa sœur, ses relations épistolaires amicales, le poste de principal rédacteur de cet organe de diffusion que fut « *le Globe* », la fonction de lieutenant général en quelque sorte auprès d'Enfantin, justifient l'intérêt, l'attention que l'on peut porter à ce saint-simonien illustre. Sorti de l'École Polytechnique, adhérent au saint-simonisme dès 1830 alors qu'il se trouvait à Limoges, Enfantin va l'appeler à Paris pour assurer la direction du journal *Le Globe*.

M. Chevalier va se passionner pour cette œuvre de propagation par la presse, qui pouvait atteindre un public nombreux et éloigné du centre parisien et va acquérir là son titre de gloire dans la galerie des saint-simoniens.

Cette première chaire saint-simonienne lui permet de donner toute sa mesure et plus tard on retrouve dans ses enseignements, dans ses œuvres pratiques, les vues de l'ancien rédacteur du *Globe*. Les industriels doivent être au premier plan, les chemins de fer et les banques sont les deux grands projets à développer, un vaste programme de pacification industrielle entre tous les peuples est possible. Son *Système méditerranéen* paraît une prédiction riche de promesses d'avenir : « La Méditerranée, disait-il, doit être un vaste forum sur tous les points duquel communieront les peuples, jusqu'ici divisés ».

Dans la retraite de Ménilmontant, il joue un rôle important auprès du Père Enfantin, mais ses fonctions ne se limitent pas au petit cercle parisien. Par ses écrits et sa correspondance, son action s'étend jusqu'en province. Bien souvent il rédige les circulaires destinées aux chefs des églises saint-simoniennes éloignées, et dirige les missions ; il se passionne pour la conquête pacifique que le saint-simonisme a entreprise. Chargé de répandre les vues nouvelles de l'école saint-simonienne, en 1833 il écrivait : « Une nouvelle école d'hommes a surgi qui sauront mieux les intérêts que les doctrinaires, et mieux les principes sociaux que les républicains » et « cette école, expression du moment présent, comme les doctrinaires ont été l'expression de l'esprit public, sous la Restauration, prendra le timon des affaires. Cette école qui préparera les voies de la grande régénération, c'est celle dont la revue encyclopédique, le comité industriel des Lamé, des Pereire, des Clapeyron, des Flachet et divers journalistes des départements seront les chefs et sont les noyaux ».

Mais bientôt la phase saint-simonienne de la vie de M. Chevalier se termine après un passage brillant et court dans l'histoire de l'école. Professeur au Collège de France, homme d'État important, écouté dans les conseils gouvernementaux et les grandes entreprises industrielles, M. Chevalier s'éloignera du saint-simonisme mais n'oubliera jamais cette doctrine qu'il avait étudiée, propagée et nourrie d'idées personnelles. Il va l'orienter en particulier vers une intensification de l'industrie.

Ainsi le temps de la propagande active n'avait duré que quelques années, le temps de l'action arrivait pour certains ; tous gardaient l'espoir d'appliquer les principes reçus et une certaine nostalgie de ces jours de recherche passionnée des débuts de l'école. La route suivie par les disciples s'était avérée parfois bien dure mais un souffle d'enthousiasme entraînait ces hommes jeunes et hardis à la conquête d'un monde pacifique. Le Languedoc fut un des lieux privilégiés de leur action, peut-être exaltée et ridicule par certains côtés, mais également stimulante et bénéfique par beaucoup d'autres.

Magali SCHAEFFER

Année de parution : 1984

AU SOMMAIRE DU VOLUME 1984 n° 3



Magali SCHAEFFER, Le Saint-simonisme en Languedoc ;

Michel CHRISTOL, Notes d'épigraphie narbonnaise, III : Inscription de Cébazan ;

Jean-Pierre DONNADIEU, Religion catholique et obligation au XVI^e siècle ;

L. DULIEU et Jean NOUGARET, Documents sur la médecine et la chirurgie à Pézenas au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle ;

Robert FERRAS, Géographie de la région. Chronique des publications récentes (1982).

<http://www.etudesheraultaises.fr/>

